

Le Samedi

VOL. VI. - NO. 18

MONTREAL, 6 OCTOBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS



LA TOILETTE DU DIMANCHE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 6 OCTOBRE 1894



Il faut être musicien pour savoir vendre le vin à la mesure.

Il y a peu d'hommes qui ne servent pas d'apât à l'hameçon d'un autre.

Comme nous serions heureux si nous pouvions suivre nos propres conseils !

Savez-vous qu'il y a de jolis soli de tambour ? Tous ceux qui n'ont pas encore été joués.

Il paraît qu'il y a de bons loups : Ceux, par exemple, qui n'ont jamais vu de moutons de leur vie.

Si le bœuf savait qu'il peut sauter plus haut que la clôture, il serait toujours dans la prairie du voisin.

La plus brûlante des rougeurs n'a jamais mis le feu aux poudres qui recouvrent les joues d'une jolie femme.

La plus belle époque pour la femme a été celle de Noé, parce que dans ce temps-là on n'attendait du temps à vieillir.

Il y a deux jours mémorables dans la vie d'une femme de Chicago ; le jour de son mariage et le jour de son divorce.

Les deux choses les plus parfaites au monde sont le cheval qu'un monsieur a eu et la femme qu'il est à la veille d'avoir.

"Aimez votre voisin comme vous-même !" La chose ne s'applique naturellement qu'au célibataire dont la maison touche à celle d'une jolie veuve.

Les physiologistes modernes dans la nomenclature des nez bien faits, mettent en premier lieu le nez qui ne se fourre pas dans les affaires des autres.

Jamais le cœur humain ne déverse autant de sympathie pour un malheureux que lorsque celui-ci se met en frais de conter une histoire que tout le monde sait.

Le meilleur coup de ligne de la saison



La maman. — Mais je te croyais partie pour la pêche.
Hélène. — Oui, maman et j'ai pris ce beau doré.

UN CAS DE CONVERSION

Le tramp. — Madame je me suis décidé à vous rapporter le pâté que j'avais pris sur la fenêtre d'en bas.

La maîtresse de maison. — Un bon point pour vous, mon ami ; c'est signe que vous n'avez pas la conscience endurcie.

Le tramp. — Je l'ai bien dure, mais elle n'est pas assez dure pour votre pâté.

LA DISCIPLINE DU GOUVERNEMENT RESPONSABLE

La maîtresse de pension. — Qu'est-ce qui vous fait dire que le nouveau pensionnaire est marié ?

La servante. — En arrivant à 3 heures ce matin, il s'est déchaussé pour monter l'escalier.

CHANGEMENT DE QUARTIER

La nouvelle cuisinière. — Je dois vous prévenir, madame, que mon cavalier vient me voir tous les dimanches soirs.

La maîtresse. — Hum !... Qui est-il ?

La cuisinière. — Je ne pourrais pas vous le dire encore. Quand je change de place, autant que possible, je tâche d'en prendre un dans le quartier.

DESERTION CRIMINELLE



Ramollot. — Mon imbécile de cuisinière a jeté une corne de poudre à canon dans le poêle et a naturellement passé par le toi.

Brown. — Ça doit vous embêter.

Ramollot. — Oui, c'est la troisième qui me laisse sans avertir.

LA FAINEANTISE EST UNE RUDE BESOGNE

La femme d'un fainéant. — Tâche donc de travailler un peu !

Le fainéant. — Je n'ai pas d'outils.

La femme. — Le voisin t'a offert cinq piastres pour relever sa clôture ; tu as une scie, un rabot, un marteau, des clous.

Le fainéant. — La scie n'est pas bonne et je n'ai pas de lime pour l'aiguiser. Puis, quand même, le vieux Lamoureux est capable de la relever lui-même.

(Dix ans plus tard. Retour du pénitencier.)

Le fainéant. — Chut ! Je viens de me sauver du pénitencier.

La femme. — Comment as-tu fait ?

Le fainéant. — J'ai creusé un souterrain de quarante pieds de long avec une simple fourche. J'ai été obligé de faire un trou dans un mur de pierre de deux pieds, puis j'ai percé une plaque de fer de 10 pouces avec une scie que j'avais faite à même mon assiette de fer blanc.

BROKEN ENGLISH

Premier anglais. — Tu sais le petit canadien ! Nous l'avons jeté par la fenêtre.

Second anglais. — Il a dû être tout massacré !

Premier anglais. — Non, il n'y avait que son anglais de massacré.

LE TREIZE FATAL

La femme (qui a ses nerfs). — Il me semble qu'il y a cent ans que je suis mariée. Je ne puis même plus me rappeler les circonstances dans lesquelles nous nous sommes connus.

Le mari, emphatiquement. — Moi, je m'en souviens. C'est à un dîner : nous étions treize à table.

LES IDÉES MODERNES

Julienne. — Je ne puis être votre femme, vous êtes trop extravagant.

Auguste. — Moi extravagant ! Je suis économe comme un rat de campagne ; du reste, je suis obligé de l'être.

Julienne. — Dans ce cas, je ne puis être votre femme.

Auguste. — Parce que je suis économe ?

Julienne. — Non, parce que vous êtes obligé de l'être.

L'AVANTAGE DE SAVOIR DEUX LANGUES

Charlot (à Philibert qui apprend l'anglais pour aller aux États-Unis). — Comment t'arranges-tu ? Peux-tu parler l'anglais convenablement ?

Philibert. — Non seulement je puis le parler, mais je puis penser en anglais.

Charlot. — C'est une vraie bénédiction, tu peux faire mieux en anglais qu'en français.

AIDE-TOI LE CIEL T'AIDERA

Jeune couple amoureux devant une vitrine de bijoutier :

Elle. — N'y a-t-il pas quelque chose de merveilleux dans ces pendules ?

Lui. — Qu'est-ce que vous admirez tant dans ces horloges ?

Elle. — Elles indiquent le jour.

On ignore si ces horloges parlantes ont décidé l'amoureux à indiquer le jour lui aussi.

EXTRAITS DE MÉMOIRES TROUVÉS DANS UNE CELLULE DE LA POLICE

10 p. m. — Je me suis jeté dans mon lit ; mais n'ai pu dormir.

10.30 p. m. — Je me suis levé pour aller prendre un coup d'endormitoire à l'épicerie du coin.

7 a. m. — Ai dormi comme un bon, mais pas dans mon lit.

LE THÉÂTRE ANTIQUE

C'est le 1er octobre que le théâtre français de Montréal va ouvrir ses portes au public.

L'occasion est bonne pour imaginer ce que le spectacle eut été, il y a dix-sept ou dix-huit cents ans.

Il faut se représenter une de ces grandes matinées où l'amphithéâtre regorgeait de spectateurs, parmi lesquels les togas des Romains se détachaient sur le fond brun des sayons gaulois au nombre de trente mille : la plus grande de nos salles modernes est pleine avec trois mille cinq cents personnes.

Le théâtre comprenait trois parties : les gradins pour le public, la scène pour les acteurs, l'*orchestra* (à la place de nos fauteuils d'orchestre) pour les choristes.

Des gradins il n'y a rien d'intéressant à dire : ils sont en amphithéâtre, protégés par des velums et disposés en demi-cercles concentriques par travées, troués d'escaliers qui plongent jusqu'aux arcades de la façade extérieure dans la rue.

En haut, une galerie circulaire (*peripatos*) et couverte, avec des colonades, sert de promenoir. Le prêtre de Bacchus occupait la place d'honneur au premier rang de face.

Descendons dans l'*orchestra*. C'est un hémicycle dont le plancher est bien lisse. Aujourd'hui on y asseoit les autorités. Autrefois c'était le domaine des choristes. Il y avait en moyenne douze choristes, conduits par un coryphée, chargé de réciter, à lui seul, les petits couplets de deux ou trois vers.

Chez les Anciens, le spectacle était ininterrompu, et une tragédie se jouait d'un seul coup. Durant les actes, les choristes s'asseyaient sur les marches qui montent de l'orchestre à la scène. Ils n'étaient pas en Grèce, payés par le directeur, mais par les candidats aux élections qui captaient la faveur des électeurs, en leur offrant de beaux spectacles et de beaux costumes.

Montons sur la scène. Elle est barré par une haute construction qui figurait autrefois au palais royal. Le corps de bâtiment du fond s'avance de chaque côté, cour et jardin, par deux ailes latérales, aussi hautes et aussi ornées. Un toit recouvrait l'espace de cour que ces trois façades faisaient entre elles.

Les machines du théâtre antique étaient merveilleuses. Des grues enlevaient par les airs sur un char ailé, douze océanides à la fois (*Prométhée enchaîné*) : des trappes trouaient le plancher habilement truqué. Il y avait une trappe

EXPÉRIENCES CONTRAIRES



Miss Plumly, minaudant. — Le fait est que je n'ai pas assez de volonté. Tout le monde dit qu'on me mène comme on veut.
Charles Horsd'haleine. — Sur terre ou sur mer ?

LOGIQUE PRÉCOCE



Lui. — Quel âge il a ce pony ?
La maman. — Quinze jours, chère.
Lili. — Mon petit frère, il a deux mois ; pourquoi ne le fais-tu pas courir comme le pony ?

spéciale pour les ombres des enfers, et on l'appelait le trou de Charron.

Les coulisses étaient sous et derrière la scène. C'est là que s'habillaient les acteurs avec une absence de confortable qui suffisait aux histrions serviles de l'antiquité, et qui ne plairait guère à nos modernes artistes : ils étaient moins délicats, ces solides gaillards qui vous jouaient *Oedipe*, la tête prise dans le masque à deux visages — le côté droit souriant et le côté gauche épouvanté par les changements subits de sentiment, — le corps et les bras bourrés de cou-sins multiples, le *smoléon* sur le dos, le *progastridion* sur le ventre, le *prosternidion* sur la poitrine, le tout dissimulé sous les broderies et les brocarts d'or de l'*enduma* et de l'*epiblema* manteaux royaux.

Il y a loin de là à la salle de la rue Ste Catherine.

ŒUFS DURS FABRIQUÉS

Nous avons déjà les couveuses artificielles, il ne nous manquait plus que les œufs fabriqués, les voilà.

Cette fabrication constitue, en Angleterre, une industrie des plus florissantes. Un seul établissement en confectionne environ un millier par heure.

Voici la recette. Avis aux amateurs.

Les jaunes sont formés d'une pâte contenant de la farine de blé, de l'amidon et autres ingrédients du même genre. Les blancs sont faits d'albumine : leur composition chimique est identiquement semblable à celle des œufs naturels. La peau intérieure est une petite pellicule de gélatine et la coque est en plâtre, mais un peu plus épaisse que celle de l'original.

Le jaune est d'abord roulé en boule et fortement congelé ;

ensuite il est enfermé dans l'albumine et soumis à un mouvement de rotation excessivement rapide, ce qui lui donne la forme ovale, puis il est de nouveau congelé.

Où nous arrêterons-nous ? A quand les poulets artificiels ?

LA DERNIÈRE VALSE DU PRINCE DE BISMARCK

La chose se passa lors du séjour que le prince fit à Paris en 1867. A l'occasion d'un grand bal qui fut donné à cette époque aux Tuileries, il vint à l'idée de Madame Carette, lectrice de l'impératrice Eugénie, d'offrir pendant le cotillon, un bouquet de roses au comte de Bismarck, qui, debout dans un coin, regardaient les danseurs. Cela le força à danser une valse avec elle. Monsieur de Bismarck était alors l'objet de l'attention générale. Il accepta le bouquet et exécuta la valse d'une excellente façon. Ce petit incident, si peu en rapport avec la gravité du comte de Bismarck et le rôle important qu'il jouait déjà en Europe, amusa beaucoup les souverains présents. Lorsqu'il reconduisit sa danseuse à sa place, il détacha un bouton de rose de la boutonnière de son habit et la lui offrit en disant : « Veuillez conserver, Madame, cette fleur comme souvenir de la dernière valse que je danserai et que je n'oublierai jamais. »

UN MALENTENDU

Femme de ménage, à un tramp. — Vous avez laissé votre morceau de steak ?

Le tramp. — J'avais demandé à manger, madame, et non pas à travailler.

PURE PHILOSOPHIE

On annonce à Charles la mort d'un de ses amis.

— Ah ! il est mort ! Pauvre garçon !

— Ça ne te fait pas plus d'effet que cela ! Il me semblait qu'il était un de tes intimes.

— Oui, certainement ; mais, vois-tu, je tâche d'être toujours préparé à la mort... des autres.

FIANCÉ !

MONOLOGUE

Regardez-moi bien tous, je vous prie ; ai-je l'air
D'un être satisfait qui nage dans l'éther ?
Cela se voit ? tant mieux ! ma joie est débordante,
Car j'épouse une femme, une femme charmante,
Exquise, vaporeuse, une femme... vraiment,
Pour la bien définir, je cherche vainement
L'épithète qu'il faut ! Et cette créature,
Tendre, délicieuse, et si fraîche et si pure,
Sera ma femme, à moi, grand gourmand, gai viveur !
(Vous me connaissez bien !) Ma chance me fait peur !
Oserai-je, à son bras, m'envoler par le monde ?
Car elle est si légère ! En moins d'une seconde
Avec elle on ferait le tour de l'univers,
On irait jusqu'au ciel, en traversant les airs !
Mesdames, vous riez, vous moquant de ma flamme.
Je suis un pauvre amant très épris de sa dame.
"Les amants, dites vous, parlent toujours ainsi.
Hors de l'objet aimé, rien dans ce monde-ci
N'a de prix à leurs yeux, rien ne les intéresse ;
Il faut les excuser ! c'est une heure d'ivresse
Qui finira bientôt, — je vous entends toujours, —
Le temps sait modérer les trop vives amours !
Non, non, détrompez-vous. Celle que je convie
Aux douceurs de l'hymen, peut remplir une vie.
Figurez-vous un ange, un ange vaporeux.
L'été, quand le soleil rend tous les fronts heureux,
Quand les prés embaumés invitent les abeilles ;
Plus tard, quand le raisin ensanglante les treilles,
Elle m'emmènera, gentiment, par la main,
A travers les coteaux. Nous dirons, en chemin,
Des odes à Bacchus, à Cérès, et, que sais-je ?
Nous irons, tous les deux, chercher un peu de neige,
En touristes hardis, sur les glaciers géants ;
Puis nous redescendrons vers les bleus océans.
C'est si bon de fouler le sable fin des grèves,
Lorsque l'âme s'endort au bercement des rêves !
Ma compagne, pour moi, se fera, tour à tour,
Fleur des prés, bruit des flots, lumière, chant d'amour !
Mais l'hiver, direz vous, que deviendra la belle ?
Car elle semble aimer ce qu'aime l'hirondelle :
Voler vers le soleil à travers l'infini !
Ne vous tourmentez pas, elle aime aussi le nid,
L'intime et cher "chez soi", le repas de famille,
Et la veillée auprès de l'âtre qui pétille...
Mais, pardon, je l'oublie, elle m'attend. Je crois
Entendre son appel, au dehors. C'est sa voix ;
Elle me dit : "Viens donc, il fait beau clair de lune ;
Laisse là ce public que ta voix importune,
Viens goûter avec moi le délicat plaisir
De vivre à son caprice et de dire à loisir..."
Oui, mesdames, voilà ce que me dit ma belle.
Je ne résiste plus et je vole auprès d'elle.
Excusez mon départ un peu précipité...

Je ne vous ai point dit son nom ?... la Liberté !

FERDINAND MEILLIER.

UNE AUTRE FOIS

Le père.—Qu'est ce que tu fais là ?
Freddy.—Le maître m'a dit que si je voulais
apprendre vite, c'était d'écrire les mots que je ne
comprendrais pas et de te demander de me les
expliquer.
Le père.—Il a raison, c'est excellent.
Freddy.—Tiens, papa, je viens de faire une pe-
tite liste pour ce soir ; j'ai 108 mots.
Le père.—Ah ! vas te coucher, va !

LA VERTU DE RÉSIGNATION



Elle.—Tu ne peux pas tenir longtemps à travailler,
jour et nuit. Il passe minuit : couche-toi.
Lui.—Laisse-moi finir ce travail, chère. Il va juste-
ment me permettre de t'acheter la toilette de l'autre
jour.
Elle.—Quels entêtements que ces hommes ! Je vois bien
que je ne pourrai pas te faire coucher. Bonsoir.

LE SAMEDI

IMPRUDENCE



Penoute.—Oie ta pipe.
Garlebeu.—Pourquoi cela ?
Penoute.—Tu vois bien que le hareng va croire
qu'on veut le faire fumer.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

RÉCLAME

Le père Veaubraisé tient un superbe hôtel ;
Qui peut chez lui, loger, est un heureux mortel.
A tous les voyageurs, il donne la pature,
Et sa bonté c'est... tant, porté sur la facture.

Champoireau est fiancé à une riche héritière ;
mais le mariage lui fait peur.

—Gros bête, lui dit son père, est-ce que je ne
me suis pas marié, moi ?

—Oh ! toi, c'est différent ! réplique vivement
Champoireau : tu as épousé maman, tandis que
moi, je vais épouser une étrangère.

UN GARÇON ÉCONOME

Le curé aborde un de ses paroissiens, mal noté
pour son avarice surtout, dans l'espoir de lui
faire souscrire quelque chose pour les pauvres.

—Je ne puis pas, monsieur le curé. Voyez-
vous, j'ai ma vieille mère à soutenir et...

—Mais, interrompt le pasteur, votre mère me
dit que vous ne lui donnez jamais rien.

—Vous voyez bien que c'est inutile de me
demander pour les pauvres, si je ne fais rien pour
ma pauvre mère.

QUELQUES COMBLES

De la cruauté :
Décapiter les *Jean* et jeter les *Louis* par la
fenêtre.

De la force en escrime :
Arriver à percer, avec un fleuret, les yeux du
bouillon.

Pour un homme marié :
Avoir le désir de devenir veuf, pour se remarier
avec... sa belle mère.

LA RICHESSE DU LAIT D'ÉLÉPHANT

Une dizaine d'étudiants sont à commenter la
mise à mort de l'éléphant du Parc Central, l'autre
jour, à New-York, quand un élève de troisième
année de médecine leur fait part de ce qu'il con-
naît de l'éléphant en général.

Et surtout, ajoute-t-il, son lait est d'une
richesse merveilleuse. J'ai vu moi-même un bébé
nourri au lait d'éléphant, augmenter de vingt
livres par semaine.

Concert de récriminations et d'exclamations.
On le traite de fumiste, d'idiot et le reste.

—Quand je vous dis que oui, reprend-il, puis-
que je l'ai vu moi-même ! J'avais oublié de vous
dire, par exemple, que c'était un bébé d'éléphant.

Heureusement que personne n'avait d'œufs
pourris dans sa poche.

EN PAUVRE

Le mont-de-piété a ses surprises.
Un enfant se présente la semaine dernière chez
un prêteur avec une poêle à frire.

—Combien que vous me prêtez sur cela, deman-
da-t-il au patron ?

—Vingt sous.

—C'est bien ; prenez-la.

Le prêteur avance la main, mais laisse retom-
ber immédiatement l'ustensile avec un juron :

—Comment ! Elle est encore chaude !

—Oui, monsieur. Aussitôt que la crêpe a été
cuite, maman m'a dit de me dépêcher d'aller ache-
ter sa bière avec pour le déjeuner.

A la porte de l'église d'un village de Norman-
die, le jour de la fête du pays.

—Papa, regarde donc le plumet du Suisse,
comme il est grand.

—En effet, mon ami. Mais ce n'est rien en
comparaison de celui qu'il aura ce soir.

Le Président du tribunal avisant le prévenu :

—Avez-vous déjà été condamné ?

—Non, mon magistrat.

—C'est bon, asseyez vous : vous allez l'être.

ENFANTS TERRIBLES

—Monsieur Robert, Maman m'envoie vous
dire qu'on compte sur vous tantôt pour le dîner.

—Tantôt pour le dîner ?

—Oui, c'est pour qu'on ne soit pas treize à
table.

UNE QUESTION EMBARRASSANTE

Bob, en vacances se promène avec son père
dans la ferme.

—Alors, dit-il, le taureau c'est le père, la va-
che c'est la mère et le veau l'enfant. Et le bœuf,
alors, qu'est-ce que c'est ?

Le papa, après quelques moments d'hésitation :
Le bœuf c'est..... c'est l'oncle.

PAS TROP CHER

Près du marché Bonsecours :
Habitant, entrant dans un restaurant.—
Qu'est ce que vous donnez pour 10 cents ?

Le propriétaire.—Je donne un excellent appé-
tit pour le souper.

ENTRE JUIFS

*Madame Grobrainstein, au petit Moïse qui
vient de recevoir trente sous.*—Qu'est-ce qu'on
fait, Moïse, quand un monsieur donne vingt-cinq
centins ?

Le petit Moïse.—On fait s'annier la pièce pour
voir si elle est bonne.

ÉGOISME



Henriette.—Est-ce pour moi-même que vous m'aimez,
Jack ?
Jack.—Non ; c'est pour moi.

COMPTE PROPORTIONNÉ AU CRIME



Le client.—Votre compte, c'est un vol !
L'avocat.—Mais c'est pour un vol aussi que vous allez en prison sans moi.

LA PETITE PRINCESSE

Quand j'étais petit garçon, j'aimais une petite fille.

Si elle était gentille?... — Puisque je vous dis que je l'aimais !

Nous avions pour jeu favori celui du prince et de la princesse, entièrement de notre invention, mais aussi entièrement inspiré par le souvenir, par des réminiscences des jolis contes bleus que nous avions lus ou qu'on nous avait contés.

Je vais vous expliquer cela.

Elle était la princesse, j'étais le prince.

Monté sur un cheval bai, fringant autant qu'imaginaire, en courant dans le jardin je rencontrais la princesse, fière sur sa blanche liqunée, belle autant qu'imaginaire.

Et nous nous saluions, moi galamment, elle superbement.

Je passais ; je me livrais à une chasse fantastique contre des animaux non moins fantastiques. Tout à coup un grand cri : je courais, je bondissais vers la petite princesse, qu'un géant, un affreux géant tentait d'enlever.

Je dégainais mon glaive d'or, représenté par un minuscule sabre de bois ; je frappais à coups redoublés sur l'infâme ravisseur, qu'après maintes estocades je laissais pour mort à mes pieds.

Triomphant, je ramenais la princesse au roi son père, figuré par un polichinelle quelconque, et là, m'agenouillant, je demandais au majestueux potentat la main de sa fille.

Après m'avoir cordialement donné l'accolade, le roi m'agréait pour son gendre, mais me faisait entendre qu'il fallait, par d'autres travaux héroïques, mériter mon bonheur. J'avais à me concilier la bienveillance d'une méchante fée, dont l'hostilité, me disait-il, pouvait nuire à sa fille, ma fiancée. Incontinent je brandissais mon épée, jurant de vaincre ou de mourir.

Puis je prenais congé.

Désolée, ma belle, mon aimée petite princesse me jetait un long regard d'adieu ; je partais.

Je chevauchais parmi les plaines (ordinairement une vaste prairie dépendant de la propriété), parmi les monts (taupinières ou meubles de foin) ; je franchissais des torrents (rigoles ou fossés), des fleuves et des mers (flaques de boue laissées

par la dernière averse ; à défaut, un sentier côtoyant la prairie se chargeait du rôle muet des océans).

Mais j'avais beau chercher : le silence seul me répondait, la solitude seule s'offrait à mes regards anxieux.

Et, sous un arbre, je m'asseyais pour rêver.

Oh ! ces moments, ces moments de calme méditation !

L'air sentait si bon, le soleil était si radieux ! et si vagues, si subtils étaient les bourdonnements des papillons, des abeilles, des mouches et des guêpes !

Je songeais à ma bien-aimée ; je sentais que je l'aimais beaucoup, beaucoup ; et je comprenais qu'aimer c'est très amusant.

Un oiseau chantait sur l'arbre à l'ombre duquel je

reposais ; il me parlait de ma chère princesse (je ne connaissais pas encore *Siddfried*, pourtant !).

Je me levais et, soudain, je voyais devant moi, au galop, passer celle que je cherchais, la fée cruelle qu'il me fallait réduire. Je la regardais courir (car il fallait lui laisser prendre du champ) ; puis, ayant enfourché mon destrier, invisible pour les profanes, auquel j'adressais une phrase d'encouragement, je donnais de l'éperon.

Plus vite ! plus vite ! plus vite ! Mon impétueuse allure s'accélérait ; il m'arrivait parfois de tomber et d'entendre au loin la mauvaise fée rire aux éclats de ma chute ; mais, tenace, je me relevais et repartais au galop, plus vite ! plus vite ! plus vite !

Poussant un cri de triomphe, j'atteignais enfin la méchante, car mes petites jambes étaient néanmoins plus longues que les siennes. La fée se couvrait la face d'un voile d'or resplendissant (représenté par un mouchoir de poche) : la saisissant par la main, pour qu'elle ne pût m'échapper, je me jetais à ses genoux, et la priais, la suppliais de devenir la protectrice de ma fiancée, loin de qui je mourrais. Elle y mettait des façons ; j'insistais, je larmoyais, je menaçais ; tant et si bien que, persuadée, la fée me donnait sa formelle promesse, et se dévoilait.

O miracle ! la fée n'était autre que ma petite princesse elle-même :

"Prince, j'ai voulu vous éprouver, savoir si vous m'aimiez véritablement, si vous étiez capable d'entreprendre pour moi les aventures les plus périlleuses, sans découragement comme sans inconstance..."

Et, ravis de bonheur, nous galopions l'un à côté de l'autre, pour regagner le merveilleux palais (la tonnelle du jardin) où, toujours impassible, nous attendait le pantin-roi.

Il ne restait qu'à célébrer la noce. Et quelle fête ! Pour moi, ayant au bras ma mignonne épousée, il me semblait, positivement, que je sentais des ailes pousser à mes épaules.

Les musiques éclataient sur notre passage ; les acclamations du peuple enthousiaste (peuple idéal s'il en fut !) auquel nous donnions de larges aumônes, saluaient notre hymen.

Et presque toujours à cet instant on entendait la cloche annoncer le dîner. Songez quelle joie ! D'une démarche pompeuse, nous faisons notre entrée dans la salle à manger ; et, durant tout le repas, nous conservions notre rêve d'être assis au festin royal, à la solennité nuptiale, en l'honneur du prince et de la princesse unis à jamais.

Dans années se sont passées ; le petit garçon est un homme.

Et la petite princesse ?

Je n'étais pas riche ; elle l'était...

La petite princesse épousa un banquier.

Moi, j'épousai la tritresse...

EUGÈNE CHANCHE.

MINES D'ARBRES

Il y a, dans le Haut-Tonkin, une singulière espèce de mines : les "mines d'arbres."

A une date qu'il serait malaisé de préciser, un cataclysme quelconque a bouleversé un sol couvert de forêts. Des troncs d'arbres, dont quelques-uns n'ont pas moins de trois pieds de diamètre, furent ensevelis dans un terrain sablonneux où ils se sont très bien conservés à des profondeurs variant de six à vingt-quatre pieds.

Ces arbres sont mis à jour et exploités selon les besoins. Les planches très dures qu'on en tire sont généralement exportées en Chine, où l'on s'en sert pour la confection des cercueils de prix.

Il y a également en France une "mine d'arbres." C'est l'ancienne forêt de Scissy, près de Dol, en Bretagne. Une inondation de la Manche renversa cette forêt, il y a plus de mille ans et la recouvrit de sable et de vase. On en extrait encore maintenant des bois d'une extrême dureté dont on peut faire des meubles ayant la nuance et le poli de l'ébène.

DE SON SIÈCLE



La maman, qui a décidé de mettre bébé en poussoir. — Vois, cher, comme il va être superbe, ton premier pantalon !
Bibi. — Pouah ! Tous les petits garçons vont rire de moi ; il n'y a pas de poche pour le revolver.

HÉLÈNE

(Pour le SAMEDI)

C'était un soir d'été.

De gros nuages surchargés d'électricité s'amoncelaient au dessus de la ville ; j'errais à l'aventure, essayant, mais en vain, de trouver un peu de fraîcheur sous les grands arbres du parc, quand, lassé, je finis par me laisser tomber sur un banc et mon imagination me transporta dans le pays des fées.

Quand je revins à la réalité, une bonne heure avait dû s'écouler et déjà les ombres de la nuit commençaient à s'étendre sur la terre.

Une voix fraîche d'enfant me fit sortir de mon extase.

— Maman, disait cette voix, est-ce que je le verrai bientôt papa ?

Je relevai la tête, et je vis près de moi un ravissant enfant qui pouvait avoir de trois à quatre ans.

De longues boucles blondes encadraient son visage d'ange et sa bouche semblait faite pour le sourire, bien qu'il y eût quelque chose de mélancolique dans tout son être.

— Oui, bientôt mon chéri, lui répondit une toute jeune femme, en relevant machinalement, pour respirer, un long voile de crêpe, qui m'indiquait que trop clairement, le passage récent de la mort non loind'elle.

Ce mouvement me permit d'apercevoir ses traits : je restai immobile de surprise et d'admiration.

Ce n'était pas une femme, c'était une vierge de Raphaël ; sa taille élancée avait la souplesse d'un roseau, ses petites mains effilées avaient la blancheur de la cire, ses yeux noirs avaient le reflet du velours et dans le coin de ces yeux, je crus voir briller deux perles.

C'est que deux larmes venaient de s'échapper de ses paupières : Bébé venait inconsciemment de raviver dans le cœur de sa jeune mère, une douleur à peine endormie.

Quelque chose me poussait à lui adresser la parole : il me semblait que peut-être, je pourrais chasser de ce joli front, la tristesse qui l'obscurcissait ; il me semblait qu'un mot allait me faire partager et par suite adoucir le chagrin de cette délicate et belle créature.

Mais ce mot, comment l'obtenir ?

La Providence heureusement vint à mon secours, et me donna l'occasion que je désirais si ardemment.

L'enfant venait par mégarde de m'envoyer sur les genoux le ballon avec lequel il jouait.

— Monsieur, je vous prie d'excuser cette maladresse, me dit mon inconnue d'une voix que je n'oublierai jamais et que je crois entendre encore. Puis s'adressant à l'enfant, d'un ton où perçait la tendresse : Fais donc attention, mon Paul, nous ne sommes pas seuls ici.

Et moi aussitôt d'excuser l'enfant ; mais je dus

le faire bien maladroitement, j'étais incapable de m'exprimer, l'émotion me paralysait et empêchait les mots de sortir de ma bouche.

Le ciel encore une fois vint à mon aide. De larges gouttes d'eau commençaient à tomber, et à la lourdeur de l'atmosphère avait succédé le vent précurseur de l'orage.

Ma belle inconnue se leva en disant : Allons, mon Paul, il faut rentrer, voici la pluie, mais avant de partir, demandes encore une fois pardon à monsieur de ta maladresse. Puis s'inclinant pour répondre à mon salut, elle se retira.

Je restai comme pétrifié ; il me vint à l'esprit de la suivre de loin, de chercher à savoir qui elle était, où elle allait : je rejetai rapidement cette pensée que je trouvais malhonnête et je crois que je serais resté sur mon banc, si l'orage alors dans toute sa force, ne m'avait obligé à chercher un abri.

Rentré chez moi, je me mis au lit, mais je ne pus arriver à m'endormir, et la nuit se passa à rêver des deux anges que j'avais rencontrés.

MALADIE PROVIDENTIELLE



Sec.
Satembre
94

Mademoiselle Hélène. — Pourquoi avez-vous amené votre mère ?
Edouard. — Ça ne fait rien ; elle a pris un rhume qui l'a rendue complètement sourde.

Le lendemain, je ne manquai pas, dès que le soir fut venu, d'aller de nouveau m'asseoir sur le banc qui avait été témoin de mon bonheur, et grande fut ma joie quand je vis apparaître au bout de l'allée, les deux êtres qui avaient envahi ma pensée.

Ce soir là, la glace fut rompue et la nuit seule vint interrompre notre conversation ; j'étais au comble du bonheur.

Je ne manquai plus une seule soirée à ces rendez-vous tacites, et chaque fois, c'était pour moi la même joie, d'entendre cette voix angélique.

Peu à peu, une mutuelle confiance s'établit entre nous, et je finis par apprendre ce que je désirais tant connaître : son histoire.

Elle avait alors vingt-deux ans.

Mariée à dix-sept ans, à son cousin Hector de Beauchamp qu'elle adorait, Hélène avait vu s'ouvrir devant elle, le plus bel avenir qu'ôtre humain put rêver : amour, fortune, jeunesse, beauté, rien n'y manquait.

Les premiers mois de son mariage se passèrent en fêtes et plaisirs, puis Paul arriva.

C'était pour Hector et pour sa jeune femme, le plus beau joyau de leur corbeille ; tous deux adoraient leur enfant et déjà mûrissaient pour lui les plus beaux projets.

La guerre, la terrible guerre, devait d'un seul coup briser tout ce bonheur.

Monsieur de Beauchamp, possédait aux portes de Chateaudun un château magnifique et les fermes environnantes, formaient le plus clair de son revenu.

A la nouvelle des succès des armes allemandes, jeune, vigoureux, hardi, même intrépide, il était parti faire son devoir ; il n'avait eu qu'à demander une compagnie de francs-tireurs pour l'obtenir, et c'est en conduisant ces braves au feu qu'il avait été frappé d'une balle en pleine poitrine.

Le château n'avait pas plus été épargné par l'ennemi que la ville elle-même, et le soir de la bataille, Hélène restait veuve et ruinée avec un enfant de dix mois.

Réunissant les débris de sa fortune, elle s'était retirée à X***, ne voyant personne et reportant sur son fils toute l'affection qu'elle avait eue pour son mari.

L'été se passa, les jours de froid arrivèrent et il nous fallut interrompre ces entretiens, les plus doux moments de ma vie.

C'était par une belle matinée d'hiver ; je me montais en flânant la rue qui conduit au parc, et cette rue que j'avais si souvent parcourue quelques mois auparavant me remettait en mémoire cette jeune et jolie femme que je ne reverrais peut-être jamais, quand je sentis tout à coup mon cœur se serrer.

Devant moi, au milieu de cette rue pleine de neige et de glace, passait un convoi funèbre, celui d'un enfant ; derrière se traînait plutôt qu'elle ne marchait une grande et jeune femme toute vêtue de deuil.

C'était elle et l'enfant c'était Paul.

Je ne pus contenir les sanglots qui m'étouffaient, j'étais respectueusement mon chapeau et disparus au plus vite par une rue adjacente.

Il me revint alors à la mémoire, la demande que faisait à sa mère, le pauvre petit ange, le soir où je l'avais vu pour la première fois.

Et la réponse de la jeune femme : "Oui bientôt mon chéri."

Pauvre femme, pauvre mère !

Je suis retourné bien souvent au parc par les chaudes soirées d'été, pour chercher la fraîcheur sous les grands arbres ;

Je me suis assis bien souvent depuis sur le banc qui avait été témoin de mon bonheur ;

J'ai revu bien souvent de gros nuages chargés d'électricité, s'amonceler au-dessus de la ville.

Je n'ai jamais revu Hélène.

MAURICE LE ROY.

Bourse plus meurtrière que le fusil!



La bonne ménagère.—Bien du bonheur dans ta chasse ; mais, je t'en prie, ne tue pas de gibier trop dispendieux.

LETRE DE FAIRE-PART ORIGINALE

Une actrice de Berlin sur le point de convoler en justes noces a imaginé un moyen peu banal de porter ses projets matrimoniaux à la connaissance du public.

Lisez plutôt :

A tous mes amis et connaissances, je désire faire savoir par la présente, que je suis à la veille de paraître dans un nouveau rôle, que je n'ai jamais joué jusqu'ici. Le drame est intitulé *Mariage*. Le personnage "du jeune premier" est confié à Monsieur Hans X... C'est de son interprétation que dépend le sort de la pièce, qui sera à son gré, une *comédie* ou une *tragédie*. En tous cas elle ne tournera pas en *farce*, car nous sommes tous deux très-sincères et très-sérieux. De plus, tous mes amis mariés m'affirment que dans *Mariage* rien ne prête à rire.

Le "jeune premier" est averti.

SOUVENIRS DE FAMILLE

Le pianiste Rubenstein a la vanité pour péché mignon. Dans le cours de sa dernière tournée en Amérique, il développait à l'humoriste Josh Billings la haute lignée de sa famille.

—Ma famille, disait-il, remonte aux croisades. Mes ancêtres accompagnèrent l'Empereur Barberousse.

—Sur le piano, sans doute, reprit Billings.

POLITIQUE DE PROTECTION ET POLITIQUE DE REVENUS

Hélène.—Je ne comprends pas, Julie, que tu te décides à prendre Harry Bascombe. Il n'a pas de moyens, après tout.

Julie.—Je méprise les considérations pécuniaires. Harry est bel homme ; c'est un athlète. Quand je l'aurai, j'éprouverai un sentiment de protection...

Hélène.—Oh ! alors, c'est parfait ; chacun son goût : tu cherches la protection, moi je suis pour le revenu.

NOUVEAU THÉ

Dans un bourg près de Montréal. Une bonne villageoise marchande du thé.

—Lequel, madame, demande le marchand : du *Young Hyson*, du *Hong-Kong*, du *Japon*.

La villageoise.—Je vais vous dire, je ne connais pas bien ces noms-là. Nous avons de la visite de la ville, et ma cousine me donne un autre nom que cela. Il paraît qu'il fait fureur, même que le monde se réunit dans l'après-midi pour aller en boire.

Le marchand.—C'est les *five o'clock tea*, dont elle parle, je suppose.

La villageoise.—Justement, c'est du *five o'clock* qu'il me faut.

CHACUN SON MÉTIER

Un commis voyageur de Chicago est amené à l'église Notre-Dame par un de ses amis de Montréal. Le prédicateur décrit les beautés du ciel.

—Ce doit être bien beau, dit l'ami à l'oreille du commis voyageur.

—*Beau* n'est pas le mot, reprend le commis voyageur, j'en arrive, c'est épatant.

—Vous venez du ciel ! Qu'est-ce que vous me dites-là ?

—Est-ce qu'il parle du ciel ? J'aurais juré qu'il faisait la description de Chicago.

AU RESTAURANT

Le garçon.—Monsieur prendra-t-il une côte aux pommes ?

X...—Comment, malheureux, les deux choses qui ont perdu Adam !

Son ami.—Tu pourras te croire un instant dans le paradis terrestre.

X...—Au fait, puisque j'ai de la dent.

UN VRAI ARTISTE

On ne saurait être plus galant. Un dentiste cherche vainement à extraire la dent cariée d'une belle.

—En vérité, madame, lui dit-il, il ne peut rien sortir de mauvais de votre bouche.

LE PLUS INTÉRESSANT



La mère.—Lève-toi vite. Alfred : la maison d'école est en feu.

Alfred.—La maîtresse est-elle brûlée.

TERRIBLE SUSPENSION

Il était là à ses genoux, épuisant tout le répertoire des déclarations amoureuses.

Soudain, elle lui coupe la parole d'un geste impérieux avec la douleur peinte sur la figure.

—Arrêtez, arrêtez ! s'écria-t-elle.

Alfred en perdait la raison.—"Voilà mes plus horribles suppositions qui se réalisent."

Mais l'explosion se décida et après un double étournement elle reprit :

—Continuez, cher ami, je ne voulais pas perdre un mot.

ON NE PEUT PLUS CONSOLANT

La mariée est rayonnante ; le marié, un officier d'infanterie, reçoit les félicitations de ses amis. Le col nel Ramollot veut dire son mot, et s'adressant à la nouvelle épouse :

—Tous mes compliments, madame. C'est une belle carrière que celle de votre mari, car, voyez-vous, on y meurt si vite que l'avancement est certain et rapide.

UN PEU FORT SUR LES IMAGES

Nous aurons la politesse de ne pas dire dans quels journaux nous avons lu ce qui suit :

"La porte venait à peine de se fermer qu'un pied léger pénétra dans l'appartement et éteignit la bougie de sa propre main."

"Le char du socialisme est lancé à toute vitesse et montre les dents au vieux régime."

"Les vingt paires de souliers distribués parmi les plus pauvres ont essuyé bien des larmes."

"Je buvais tranquillement mon café, quand une gentille petite voix me tapa sur l'épaule."

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

Le journaliste, qui redoute les conséquences d'un article violent (à son garçon de bureau).—Si quelqu'un me demande, dis-leur que je suis trop occupé.

Le garçon de bureau (10 minutes plus tard).—Il y a un monsieur qui veut absolument savoir qui a écrit l'article de la seconde colonne ?

Le journaliste.—Dis-lui que c'est toi. Je ne suis pas bien ce matin.

CHANGEMENT DE POSITION SOCIALE

Georges (à madame Salleroy, mère d'une jolie fille).—Hem... ! madame, je voudrais vous proposer de... modifier votre position sociale.

Madame Salleroy (visiblement intriguée).—En vérité, je ne sais à quoi vous voulez venir ?

Georges (reprenant courage).—Madame, voulez-vous devenir ma belle-mère ?

THÉÂTRE ROYAL

THE ORPHANS OF NEW-YORK

Comédie-drame, au théâtre Royal. Le populaire théâtre de la rue Côté a eu salle garnie aux deux représentations de l'après-midi et du soir.

"The Orphans of New-York," avec N. S. Wood, dans le rôle de Percy Atwood, a été un succès.

La pièce retouchée par M. Frank L. Bixby, l'auteur de "Shaft No. 2," est une composition qui offre des situations dramatiques émouvantes.

Sous le rapport de la mise en scène du décor, on ne peut désirer mieux.

La distribution des rôles comprend des acteurs comme MM. Harry Dalton, Frank Kildar, Jerome Stansil, Frank Base, et Mlle Ida Lewis, Rose Watson, Carolyn Elberts, Marie Bingham.

M. N. S. Wood a déployé beaucoup de talent dans son interprétation.

Mlle Lewis et Mlle Watson ont mérité les applaudissements que la salle leur a libéralement accordés.

La semaine prochaine : "On the Bowery."

QUEEN'S THEATRE

La semaine prochaine, on donnera au Queen's le plus grand de tous les opéras comiques. "Wang" a été monté avec tous les décors les plus riches, costumes, etc., et par les artistes les plus capables. Dans le palais du roi de Siam, il y avait des gardes, tellement polis, tellement jeunes, que des officiers français auraient donné des sommes pour qu'ils fussent jeunes filles. Dans l'opéra ces mêmes gardes seront des exquis jeunes filles.

Woolson Morse, le compositeur de ce célèbre opéra, est un homme à détermination. Désappointé un jour par son librettiste, il écrivit lui-même les mots pour la musique qu'il avait composée. Il fit tout lui-même.

Monsieur Al. Hart de cette ville, tiendra le premier rôle.

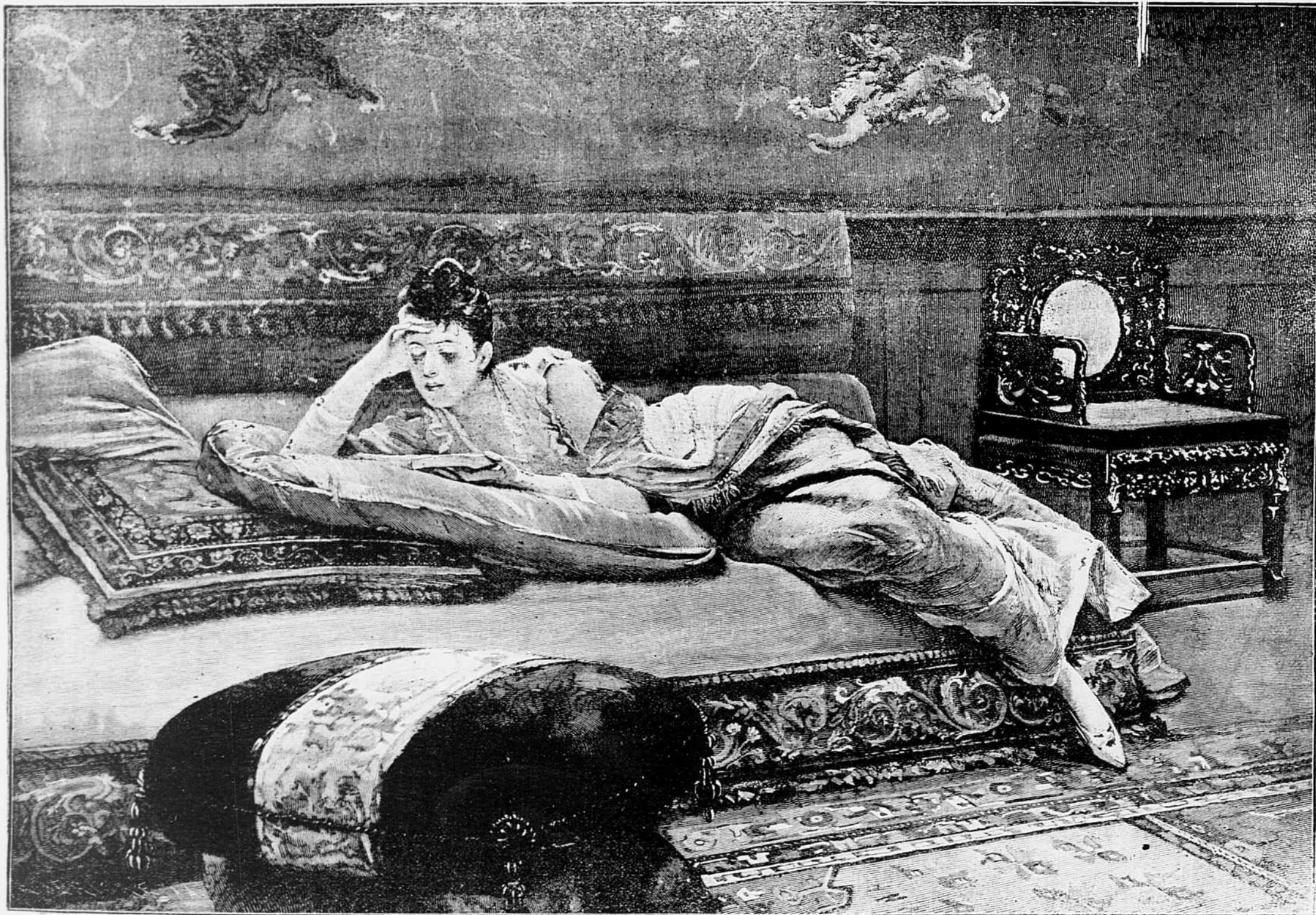
Pour être à la hauteur de la circonstance



Martha.—Madame MacGinty, maman m'envoie demander si vous voulez lui prêter les fausses dents de votre mari. Nous avons de la viande à manger aujourd'hui.

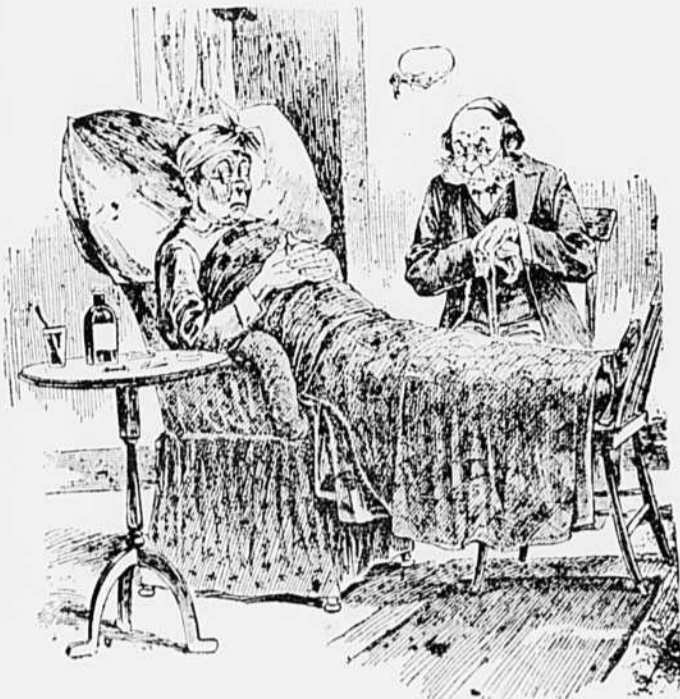


FIANCEE!



UN LIVRE INTERESSANT.

QUANTITÉ ALARMANTE



Le médecin.—Dans ce cas, il faudra que vous mettiez de la quinine dans tout le cognac que vous boirez.

Le patient.—Mais, docteur, vous allez m'empoisonner avec tant de quinine.

A QUOI TIENT LE SUCCES

Marguerite, dit M. Paganel, voici une invitation pour le bal de la Préfecture, qui aura lieu le quatre du mois prochain.

—Un bal ! encore ! répliqua la jeune fille.

—A-t-on jamais vu fille de vingt ans accueillir par un "encore" de dépit la nouvelle d'un bal ?

—Avec cela que je me suis amusée à ceux auxquels je suis déjà allée ! Sais-tu bien, père, que ce sera le quatrième depuis notre arrivée ici, c'est à dire depuis un mois ?

Un chez le Procureur de la République, un chez le colonel, un chez le directeur de la Banque... Je connais les banquettes de tous ces endroits là ; j'y suis restée toute la soirée... ou à peu près. Je ne tiens pas du tout à faire connaissance avec celles de la Préfecture.

—Que veux-tu ? Quand on est nouveau dans un pays... qu'on n'est pas encore connu...

—Tu serais bien gentil de me permettre de ne pas aller à celui-là.

—Impossible ; ma position de proviseur me force à me montrer chez les fonctionnaires.

—Même quand tu es malade ?

—Mais je ne le suis pas.

—Possible ; seulement, moi, je peux l'être.

—Mais, Dieu merci ! tu ne l'es pas non plus !

—C'est vrai, je ne suis pas malade ; et pourtant il y aurait de quoi le devenir.

—Comment cela ?

—Dame ! Quand on ne dort pas de la nuit !

—Tu ne dors pas de la nuit ! s'écria M. Paganel.

—Oh ! j'exagère un peu, dit Marguerite en souriant. Ainsi je dois dire que j'ai très bien dormi tant que j'ai habité ma chambre provisoire, là bas, de l'autre côté de l'escalier ; mais depuis huit jours que je couche ici, je suis réveillé toutes les nuits deux ou trois fois.

—En effet, je me rappelle que tu m'as déjà parlé de cela ; dans les occupations multiples nécessitées par l'installation de mon service, cela m'était sorti de la tête ; mais enfin de quelle nature sont ces bruits ?

—Je ne saurais dire, ce sont des grattements, de petits cris...

—Parbleu ! des souris ou des rats !

—Non ; j'ai fait chercher par Cadiche, par le concierge ; on n'a pas découvert le plus petit trou.

—Des oiseaux, alors, qui ont fait leurs nids dans les persiennes.

—Pas davantage ; cela vient de dessous le plancher.

—Alors ce sont des revenants ; et contre les revenants, comme tu sais, il n'y a rien à faire.

—Méchant papa qui se moque de sa fille ! dit Marguerite en embrassant son père. Au moins il voudra bien, n'est-ce pas, la dispenser d'aller au bal ?

—Demande moi tout ce qui te plaira excepté cela ; on ne croira pas à ta maladie, que démentent heureusement tes yeux brillants et ton teint de lis et de roses. Ton abstention me ferait le plus grand tort. Résigne-toi donc à te faire belle pour le jour annoncé.

—Me faire belle ! A quoi bon, si personne ne s'en aperçoit ?

—Cela viendra, dit M. Paganel. Et après une caresse à sa fille, il quitta la chambre.

—Est-ce ennuyeux d'avoir encore à s'occuper de sa toilette ! se dit Marguerite quand son père fut parti, en ouvrant le tiroir de sa commode pour examiner sa robe de bal. Il va falloir faire quelques transformations à cette jupe, je ne peux la remettre telle qu'elle est ; il faut aussi une nouvelle garniture à ce corsage... Et pour avoir autant de succès que la dernière fois !... Comme si papa n'aurait pas mieux fait d'aller là sans moi !... Ce pauvre papa, il s'imagine toujours que sa fille va faire quelque conquête, dénicher le genre de ses rêves. Ah ! s'il savait combien peu je suis pressée de le quitter !...

Pendant qu'elle se livrait à ces réflexions, l'aiguille de Marguerite coulait avec agilité dans le tulle et la soie.

Puisqu'il fallait absolument qu'elle allât à cette soirée, encore ne fallait-il pas y paraître avec trop de désavantage. Certainement les danseurs avaient montré peu d'empressement auprès d'elle dans les bals précédents ; mais, comme disait son père :

"Cela viendrait peut-être..."

Toute la journée se passa pour Marguerite dans cette occupation ; cependant elle ne réussit pas à se causer assez de fatigue pour se procurer un sommeil profond ; comme les nuits précédentes, elle fut réveillée à plusieurs reprises par des frémissements contre le plancher.

Elle se leva, alluma une bougie.

"Si ce sont des rats, des souris... ou des revenants, le bruit cessera," se dit-elle.

Mais le bruit ne cessa pas. Par moments, au contraire, il semblait redoubler. Il partait tantôt d'un coin de la chambre, tantôt d'un autre ; en certains moments il semblait avoir son siège sous lit ; un instant après, sous la commode, puis sous la table qui occupait le milieu de la pièce. Armée de son bougeoir, Marguerite explora tous les coins et recoins de l'appartement sans rien apercevoir, puis, la fatigue l'emportant, elle finit par se rendormir.

Le lendemain en s'éveillant :

"Il faut que j'en aie le cœur net," se dit-elle.

S'armant d'une longue et forte épingle à chapeau, elle s'agenouilla sur le parquet et l'examina avec grand soin, promenant l'épingle entre toutes les feuilles du plancher.

Tout à coup l'épingle entra profondément et un petit cri plaintif se fit entendre.

"Ce ne sont que des souris ! dit Marguerite désappointée ; de vulgaires souris ! Cependant il faut voir."

Elle changea d'outil et prit un couteau.

Le plancher était vieux et le bois peu résistant... Marguerite n'eut pas de peine à agrandir la fente qu'elle venait de découvrir et à ébranler une des feuilles du parquet. Elle commençait à la soulever, lorsque quelque chose, s'en échappant, glissa en quelque sorte entre ses doigts, et, passant rapidement à côté d'elle, s'enleva vers le plafond en y décrivant des tours multiples.

"Un oiseau ! s'écria-t-elle, Qui aurait jamais pensé qu'il pût y avoir un nid sous le parquet ?"

Et laissant l'oiseau... ou ce qui y ressemblait, continuer ses évolutions, elle se mit à secouer de toutes ses forces la planche qu'elle avait à demi soulevée, afin de la retirer.

Elle n'en serait peut-être pas venue à bout, si Cadiche, une forte fille du pays, qui lui servait de camériste, n'était entrée en ce moment. A elles deux, elles détachèrent complètement, la pièce de bois et aperçurent, au fond d'un trou, sur un amas de sciure et d'autres débris, un tas de petites créatures informes et immobiles, qui paraissaient être muettes, et auxquelles Marguerite ne put d'abord donner un nom.

—Des chauves-souris ! s'écria-t-elle enfin avec stupéfaction, après les avoir considérées quelque temps.

—Des chauves-souris ! s'écria à son tour Cadiche, se levant avec vivacité et s'enfuyant à l'autre bout de la chambre.

—Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend ? s'écria Marguerite.

—Des chauves-souris ! répétait la servante, tenant sa tête à deux mains ; c'est très méchant, ces bêtes-là ; c'est venimeux ; quand ça se met dans les cheveux, ça les fait tomber.

—C'est la bête la plus inoffensive du monde, et si vous avez peur d'elle, elle a encore bien autrement peur de vous. Néanmoins ce n'est pas un voisinage agréable ; et nous allons nous en débarrasser."

Elle prit une paire de pincettes et après avoir ordonné à Cadiche d'apporter le seau de toilette plein d'eau, elle plongea son instrument dans le trou pour ramener les deux ou trois petites créatures mortes ou endormies, elle ne savait, qui gisaient au fond ; mais, à sa profonde stupéfaction, elle s'aperçut que non seulement elles se tenaient par les pattes, mais qu'encore elles étaient accrochées à d'autres créatures de leur espèce, avec lesquelles elles formaient une grappe, un chapelet non interrompu. La jeune fille tirait toujours, ramenant un bout de la chaîne qui semblait ne pas avoir de fin. Par instants elle se rompait, et Marguerite jetait le fragment qu'elle tenait dans le seau à toilette qui fut plein en un instant ; bientôt le plancher de la chambre fut jonché d'une multitude de créatures dont quelques-unes, à demi tirées de leur sommeil léthargique, poussaient de petits cris pendant que

UNE EXPERTE EN MODES



Madame Transatlantique (passant à la douane).—Julie, ne montrez pas ma robe héliotrope, mais ma robe lavande. Prenez garde de vous tromper.

La nouvelle bonne.—Impossible de me tromper ; j'ai l'odorat très sûr.

les autres restaient plongées dans l'insensibilité la plus complète.

Cadiche, sur l'ordre de sa jeune maîtresse, était allée chercher le proviseur. En quelques minutes la chambre fut pleine de monde; deux ou trois autres trous avaient été pratiqués, quelques feuilles de parquet soulevées, et de chaque trou, c'étaient des grappes vivantes, mais immobiles, qu'on jetait à mesure dans des baquets pleins d'eau, où elles passaient de vie à trépas sans se réveiller pour la plupart.

On reconnut alors que ces animaux avaient dû, depuis nombre d'années, élire domicile en cet endroit. Ils s'y étaient introduits par des trous s'ouvrant à l'extérieur du bâtiment, lequel était vieux et en assez mauvais état, agrandissant l'emplacement d'année en année, au point d'en faire une demeure spacieuse où elles formaient des colonies de plusieurs milliers d'individus qui s'y retiraient pour passer l'hiver dans le sommeil léthargique qui leur est propre. La pièce sous le plancher de laquelle elles avaient été découvertes, était restée longtemps inhabitée; c'est ce qui explique qu'on ne s'était pas aperçu de leurs déprédations.

Inutile de dire que des mesures furent prises immédiatement pour délivrer la maison de ces hôtes incommodes.

* *

Quand Marguerite, quelques jours plus tard, fit son entrée au bal de la préfecture, les notes joyeuses d'une valse entraînant faisaient vibrer les lustres de cristal du grand salon. Une vingtaine de couples, qui semblaient avoir oublié tout au monde pour se livrer au plaisir de la danse, glissaient sur le parquet brillant. A peine les noms de M. et Mlle Paganel eurent-ils retenti, que les violons s'arrêtèrent comme par enchantement, et que les valseurs cessèrent de tourner pour se précipiter vers la porte, afin d'apercevoir l'héroïne de l'aventure qui, depuis huit jours, défrayait toutes les conversations. Les dames se haussaient sur la pointe des pieds pour glisser un regard, sans en avoir l'air, entre les épaules de leurs cavaliers; l'histoire dit même — mais nous ne garantissons pas la vérité de cette assertion — que quelques unes grimperent sur les banquettes pour jeter un regard, peu bienveillant, dit encore l'histoire, sur cette merveille qui menaçait de les éclipser toutes.

C'est avec grand-peine que le sous-préfet, qui s'était porté en personne au devant des arrivants pour offrir son bras à Marguerite, réussit à la conduire à un fauteuil que la sous-préfecte s'empressa de lui offrir à côté d'elle. A peine la jeune fille toute rougissante et ne comprenant rien à cet accueil triomphal y fut-elle installée, qu'une nuée de jeunes gens s'élança vers elle réclamant qui une valse, qui une gigue, qui un quadrille. En un clin d'œil son carnet de bal, qui passait de main en main, se couvrit des noms des danseurs les plus émérites; et le plus élégant de tous la pria de vouloir bien conduire avec lui le cotillon.

Inutile de dire que chaque fois que les repos de la danse le permettaient, chacun de ses cavaliers demandait à la jeune fille le récit de la découverte des fameuses colonies de chauves-souris, dont personne ne s'était douté jusque-là.

Ce ne fut pas tout; la semaine suivante l'un de ceux qui s'étaient montrés le plus assidus, un jeune professeur du plus grand mérite et du plus grand avenir, comblait les vœux du proviseur en lui demandant la main de sa fille.

Nous devons dire pourtant que ce ne fut pas précisément l'histoire des chauves-souris qui l'avait séduit; seulement, ce petit événement avait donné à Marguerite, en le racontant, l'occasion de montrer qu'elle avait de l'esprit et de la grâce, ce qui avait mis sur le chemin pour découvrir ses autres qualités.

A quoi tient le succès pourtant!

Eudoxie DUPUIS.

L'arithmétique insiste à prouver qu'il vaut mieux qu'un enfant tombe du quatrième étage que quatre du premier. Chaque fois que vous lirez un accident de ce genre, consolez-vous par la loi des proportions.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE



Tom.—Jouons à Adam et Eve.
Estelle.—C'est bien: qu'est-ce que nous allons faire?
Tom.—Tu vas me tenter avec la pomme.

DÉLIVREZ-MOI DE MES AMIS

On a beau être le plus savant des ingénieurs civils, on ne peut pas tout prévoir. Σ... qui dirigeait les travaux d'un chemin de fer se fatigua des assiduités de son chien, qui le suivait partout. Il avait sous la main un moyen bien simple de s'en débarrasser: une cartouche de dynamite à la queue et tout était dit. Aussitôt conçu aussitôt fait, et, cinq minutes après, la malheureuse bête, attirée dans un champ, se voyait l'appareil caudal amélioré d'une canistre portant sa mèche tout allumée. Rien de plus pressé pour l'exécuteur des hautes œuvres de faire rapidement le siège des opérations; mais voilà le chien, épris d'un plus beau dévouement que jamais pour son maître, qui mesure sa vitesse sur celle de l'ingénieur et qui le suit pas à pas. L'un court-il, l'autre allonge le trot; clotures, fossés se sautent presque nez à nez. L'ingénieur se fait une petite démonstration pour se prouver qu'il aurait mieux fait d'avoir attaché la vilaine bête qui s'acharne à tant l'aimer; mais la découverte est un peu en retard. Il lui reste le privilège de jeter des roches à la tête de son indiscret ami; mais au moment où il va essayer du premier missile, une épouvantable explosion se fait entendre et l'ingénieur se répand dans l'immensité. Ses vues sur le chien ont parfaitement réussi. Quant à lui, chaque ouvrier apporte au chef-lieu un petit débris de ses restes mortels. L'enterrement aura lieu lorsqu'on aura recueilli une cinquantaine de livres du défunt.

Les ennemis de la polémique énergique devraient se rappeler que l'abeille qui ne pique pas ne fait pas de miel.

Contre toutes les probabilités



Le colonel Lascie.—Ce que vous avez grandi, Lili! Je ne puis pas croire que c'est vous qui p'riez tout le temps pour vous faire prendre par moi.
Lili.—Ni moi non plus

CE N'EST QUE ÇA...?

"Un vrai voyage dans la lune!"
C'est par cette annonce à fracas
Que des barnums peu délicats
Ahurirent un jour les gens de ma commune.
Les écoliers n'en dormaient pas.
L'un d'eux, dès que vint le dimanche,
En poche ayant sa pièce blanche,
Courut au spectacle annoncé.
Dans la candeur de son esprit honnête,
D'un espoir il s'était bercé,
Celui de faire avec une forte lunette
L'inspection des continents divers,
Des plaines, des volcans, des fleuves et des mers
De notre blafard satellite,
De lui rendre presque visite.
Quelle mystification!
Sous un hangar, derrière une lentille en verre,
Une photographie à la prétention
De lui représenter cette sœur de la terre.
Et qu'y voyait-il? Rien, pour de bon, de ces trous
Dont tant de financiers ou plutôt de filous,
Non contents de semer ici-bas les désastres,
Ont à l'envi criblé cette reine des astres.
Pauvre écolier! Jugez de son courroux
Et de la mine déconfite
Avec laquelle il prononça
Quitte la baraque susdite,
Ces simples mots: "Comment! Ce n'est que ça...?"
Pas autre chose, enfant. Et, toute votre vie,
— Armez-vous de philosophie, —
Vous heurterez de ces déceptions.
Plaisirs, amours, beautés dites fascinatrices,
Célébrités du monde, artistes, cantatrices,
Grands hommes que longtemps tout un peuple encensa,
Presque tout vous fera bâiller, pleurer ou rire,
Et vous serez forcé mille fois de vous dire:
"Comment! Ce n'est que ça...?"

LA CUISINE CORÉENNE

Le Coréen a son pot-au-feu qui s'appelle *kint-chi*; bœuf bouilli avec navets, oignons, radis et racines variées, fortement assaisonné de poivre et sel, et accompagné d'une sorte de choucroute à l'odeur écœurante. Tout coolie qui se paie cette gourmandise exhale une odeur très forte. S'il sert un Européen, il n'a le droit d'en manger que les jours où il a vingt-quatre heures de congé.

Le poisson tient encore une grande place dans la cuisine du pays. On le mange très avancé et même pourri. L'indigène ne dédaigne pas, en outre, de le déguster cru, et l'on voit fréquemment les pêcheurs à la ligne, accroupis au bord de la rivière, plonger le poisson qu'ils viennent de tirer de l'eau dans un vase de *soy* — sauce très épicée — puis le croquer tout vivant. Le *ho-hoi*, salade d'arêtes de poissons, est une grande friandise.

Mais le régal suprême, aussi apprécié du coolie, quand il peut s'offrir ce luxe, que du roi Li-Hi, c'est la viande de chien. Une soupe au chien est le *ne plus ultra* de tout Coréen. On la considère, d'ailleurs, comme un remède universel infailible, que le roi s'administre fréquemment, en dépit du médecin américain et du missionnaire protestant attaché à sa personne. Les chiens coréens, de taille moyenne, rappellent ceux de Constantinople et du Caire, le cours moyen est de 25 sous. Les jours de fête, Sa Majesté distribue des cadeaux aux mandarins et aux étrangers résidant à la capitale: le présent de quelques chiens est la plus haute faveur que le souverain puisse accorder.

CHACUN FAIT CE QU'IL PEUT

Un tramp, cherchant des prétextes pour carotter quelques sous. — Monsieur, je suis positif en affaires. Je crois que tout homme rangé devrait élever son monument funèbre avant sa mort. Quant à moi, j'ai limité le coût du mien à 825. Quelle assistance pouvez-vous donner à l'entreprise. Je suis *business* et désire une réponse prompte.

Le marchand, ahuri. — Si vous ne passez pas la porte tout de suite, je m'engage à fournir le cadavre pour ce monument.

Cette offre généreuse n'a pas été acceptée.

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du DR. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

☞ Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. ☞

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

No. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

UN POINT DE MYTHOLOGIE



Le professeur ami de papa. — Ton père vient de me dire, mon cher Toto, que tu étais le premier de ta classe en mythologie; pourrais-tu me dire ce que les dieux de la fable consumaient dans l'Olympe?

Toto. — Bien sûr! Ils fumaient le Nectar à 5 cents de Mr Casson.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

VI

HIVERNAGE

(Suite)

— En ce cas, monsieur Serge, il serait nécessaire de partir avant la débâcle des glaces, c'est-à-dire avant trois mois...

— Evidemment.

— Et comment ?...

— Peut-être les indigènes consentiront-ils alors à nous laisser partir ?...

— Je ne le crois pas, puisqu'il est impossible de leur payer rançon.

M. Cascabel, à qui la réponse d'Ortik venait d'être rapportée, répondit aussitôt :

— A moins que ces imbéciles n'y soient forcés !

— Forcés... Par qui ? demanda Jean.

— Par les circonstances !

— Les circonstances, père ?

— Oui ! Tout est là... Les circonstances, mon fils, les circonstances !

Et il se grattait la tête à s'arracher les cheveux, sans parvenir à en extraire une idée.

— Voyons, mes amis, dit M. Serge, l'essentiel est de prévoir le cas où les indigènes refuseraient de nous rendre la liberté. Est-ce que nous n'essayerons pas de nous passer de leur consentement ?

— Nous essayerons, monsieur Serge, répondit Jean. Mais nous serons contraints d'abandonner notre *Belle-Roulotte* !

— Ne parle pas ainsi, Jean !... s'écria M. Cascabel. Ne parle pas ainsi, tu me brises le cœur !

— Réfléchis, père !

— Non !... La *Belle-Roulotte*, c'est notre maison qui marche !... C'est le toit sous lequel tu aurais pu naître, mon fils !... L'abandonner à la merci de ces amphibiens, de ces... !

— Mon cher Cascabel, reprit M. Serge, nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour décider les indigènes à nous rendre la liberté. Mais, comme toutes les probabilités sont pour qu'ils s'y refusent, une évasion sera notre seule ressource. Eh bien, si nous parvenons à tromper la surveillance de Tchou-Tchouk, nous ne pourrions la faire qu'en abandonnant...

— La maison des Cascabel ! s'écria le chef de la famille, qui semblait faire rouler les r, bien qu'il n'y en eût pas un seul dans ces quatre mots.

— Père, reprit Jean, il y aurait peut-être un moyen de salut, qui arrangerait les choses...

— Et lequel ?

— Pourquoi l'un de nous ne tenterait-il pas de s'enfuir, afin de gagner le continent et de prévenir les autorités russes ?... Monsieur Serge, je m'offre volontiers...

— Cela... jamais ! dit vivement M. Cascabel.

— Non... ne le faites pas !" répondit non moins vivement Ortik, lorsque M. Serge lui eut fait connaître la proposition de Jean.

M. Cascabel et le matelot s'étaient trouvés d'accord à ce sujet ; mais, si l'un ne songeait qu'au danger que courrait le comte Narkine, en ayant affaire à l'administration moscovite, l'autre ne se souciait aucunement de se trouver en présence de ses agents.

Du reste, M. Serge répondit en envisageant la proposition de Jean à un autre point de vue :

— Je te reconnais bien là, mon brave garçon, dit-il, et je te remercie de l'offre que tu fais de te dévouer pour nous ! Mais ton dévouement ne pourrait aboutir. Vouloir, en plein hiver arctique, s'aventurer à travers l'icefield, franchir les cent lieues qui séparent l'île Kotelnyï du continent, ce serait folie ! Tu périrais en route, mon pauvre garçon ! Non ! mes amis, ne nous séparons pas, et, si nous parvenons d'une façon ou d'une autre à quitter l'archipel des Liakhoff, nous le quitterons tous ensemble !

— Voilà qui est bien dit, ajouta M. Cascabel, et je veux que Jean me promette de ne rien entreprendre sans ma permission...

— Je le promets, père.

— Et quand je dis que nous partirons tous ensemble, reprit M. Serge, en s'adressant à Ortik, j'entends par là que Kirschef et vous, vous nous suivrez tous deux... Nous ne vous laisserons pas entre les mains des indigènes.

— Je vous remercie, monsieur Serge, répondit Ortik, et Kirschef et moi, nous saurons être utiles pendant ce voyage à travers la Sibérie. En ce moment, il n'y a rien à tenter. Mais il importe que nous soyons prêts à fuir avant la débâcle, dès que les grands froids auront cessé.

Et cela dit, Ortik se retira.

— Oui, reprit alors M. Serge, il faudra être prêts...

— Nous le serons ! affirma M. Cascabel. Que ferons-nous pour cela ?... Je veux bien que le loup me croque, si je m'en doute !

En effet, de quelle façon pourrait-on prendre congé de Tchou-Tchouk avec ou sans son assentiment, c'était la préoccupation, ou, pour mieux dire, la question à l'ordre du jour. Tromper la vigilance des indigènes, cela était au moins très difficile ! Amener Tchou-Tchouk à meilleure composition, il n'y fallait guère compter ! Il n'y avait donc qu'un moyen : c'était de "le mettre dedans," ainsi que le répétait vingt fois par jour M. Cascabel.

Oui ! c'est bien à cela à quoi il s'appliquait ! Mais il eut beau "se décarcasser la caboche," selon une de ses expressions favorites, le mois de janvier s'acheva, sans qu'il eût encore rien trouvé au fond de son sac !

VII

UN BON TOUR DE M. CASCABEL

Ils furent rudes, les débuts de février, — ce mois pendant lequel le froid, sous cette latitude, arrive à ongles le mercure des thermomètres ! Certes, on est encore loin des températures de l'espace intrastellaire, de ces deux cent soixante-treize degrés au-dessous de zéro qui immobilisent les molécules des corps en constituant l'éclat solide absolu. Et pourtant, on eût pu croire que les molécules de l'air ne glissaient plus les unes sur les autres, que l'atmosphère était comme solidifiée. Cet air que l'on respirait, il brûlait comme du feu. L'abaissement de la colonne thermométrique était tel que les hôtes de la *Belle-Roulotte* durent se résoudre à n'en plus sortir. Le ciel se montrait d'une extrême pureté, et les constellations y brillaient avec une netteté incomparable, à laisser croire que le regard atteignait les dernières profondeurs de la voûte céleste. Quant à la clarté du jour, vers midi, ce n'était qu'un mélange blafard d'aube et de crépuscule.

Cependant les indigènes n'hésitaient point, par

habitude, à braver ces conditions climatiques. Mais quelles précautions ils prenaient pour que leurs pieds, leurs mains, leur nez, ne fussent pas frappés d'une congélation subite ! Le corps enveloppé de peaux de rennes, la tête encapuchonnée, on ne voyait plus rien de leurs personnes. C'étaient des paquets de fourrures qui marchaient. Et pourquoi s'aventuraient-ils ainsi hors de leurs demeures ? C'était par ordre de Tchou-Tchouk. Ne fallait-il pas s'assurer si les prisonniers, qui ne pouvaient plus faire leur visite quotidienne, ne lui avaient point faussé compagnie ? Précaution superflue par un temps pareil !

— Bien le bonsoir, espèces d'amphibiens ! leur criait de chez lui M. Cascabel, lorsqu'il les apercevait à travers les petites fenêtres dont il avait déglacé intérieurement les vitres. Il faut que ces animaux aient du sang de phoque dans les veines !... Ils vont et viennent là où d'honnêtes gens seraient gelés en cinq minutes !

En somme, dans les compartiments de la *Belle-Roulotte* hermétiquement clos, la température se maintenait à un degré supportable. La chaleur du fourneau de la cuisine, chauffé avec le bois fossile — ce qui permettait d'économiser la provision de pétrole — se communiquait à toutes les chambres, qu'il fallait même aérer de temps à autre. Mais alors, à peine la porte de l'avant-train était-elle ouverte, que toute matière liquide se gelait instantanément à l'intérieur. Il n'y avait pas moins de quarante degrés de différence entre le dedans et le dehors, — ce que M. Serge aurait constaté, si les thermomètres n'eussent pas été volés par les indigènes.

À la fin de la seconde semaine de février, la température indiqua une tendance à remonter quelque peu. Le vent ayant tourné au sud, les chasses-neige recommencèrent à sillonner ces parages de la Nouvelle-Sibérie avec une furie sans égale. Si la *Belle-Roulotte* n'eût été abritée par de hauts blonnes, elle n'aurait pu résister aux rafales. Enterrée dans la neige jusqu'au dessus des roues, il n'y avait rien à craindre pour sa sécurité.

Il y eut bien encore quelques violents à coups de froid, qui modifiaient brusquement l'état de l'atmosphère. Néanmoins, vers le milieu du mois, la moyenne thermométrique n'était plus que d'une vingtaine de degrés au dessous de zéro.

M. Serge, M. Cascabel, Jean, Sandre et Cloude-Girofle se hasardèrent donc à remettre le pied au dehors, en prenant les plus minutieuses précautions pour empêcher la transition d'être trop brutale. Au point de vue de l'hygiène, c'était là le plus grand danger qu'ils pussent courir.

Les environs du campement avaient entièrement disparu sous le même tapis blanc, et il était impossible de reconnaître les dénivellations du sol. Et ce n'était pas manque de clarté, car, pendant deux heures, l'horizon du sud fut coloré d'une lueur blafarde, un reflet de rayons sans chaleur, qui s'accroissait avec l'approche de l'équinoxe du printemps. On put donc entreprendre quelques promenades, et, tout d'abord, sur l'injonction formelle de Tchou-Tchouk, il y eut lieu de se rendre à sa demeure.

Rien n'était changé aux dispositions de ce têtard d'indigène. Les prisonniers furent même avisés d'avoir à se procurer une rançon de trois mille roubles dans le plus bref délai, ou Tchou-Tchouk verrait ce qu'il aurait à faire.

— Abominable gueux !... lui répondit M. Cascabel, dans ce pur français que Sa Majesté ne pouvait comprendre. Oui !... Triple bête !... Quadruple brute !... Roi des idiots !...

Il est vrai, ces qualificatifs, qui s'appliquaient si justement au chef des Liakhoff, n'avancèrent guère les choses. Et, ce qui était grave, c'est que Tchou-Tchouk menaçait d'en arriver à des mesures de rigueur.

C'est alors que, sous l'empire d'une fureur concentrée, M. Cascabel eut une inspiration de génie, — ce qui ne saurait surprendre de la part d'un homme si extraordinairement débrouillard.

— Nom d'un phoque ! s'écria-t-il un beau matin, si cette farce, cette bonne farce pouvait réussir ! Et pourquoi pas ?... avec de pareilles cruches !

Bien que cette phrase lui eût échappé, M. Cascabel crut devoir garder son secret. Il n'en voulut rien dire à Perronne — pas même à M. Serge pas même à Cornélia.

Cependant, paraît-il, une des conditions indispensables à la réussite de son projet, c'était qu'il pût parler distinctement la langue russe, dont se servent toutes les peuplades de la Sibérie septentrionale. En sorte que, tandis que Kayette se perfectionnait dans l'étude du français sous la direction de son ami Jean, M. Cascabel entreprit de se perfectionner dans l'étude du russe sous la direction de son ami Serge. Et aurait-il pu trouver un professeur plus dévoué ?

Il s'ensuit que le 16 février, tandis qu'il se promenait avec M. Serge autour de la *Belle-Roulotte*, il lui fit part de son désir d'apprendre sa langue plus à fond.

—Voyez-vous, dit-il, puisque nous allons en Russie, il me sera fort utile de parler le russe, et je ne serai point embarrassé pendant mon séjour à Perm et à Nijni.

—D'accord, mon cher Cascabel, répondit M. Serge. Pourtant, avec ce que vous savez déjà de notre langue, vous pourriez presque vous tirer d'affaire !

—Non, monsieur Serge, non ! Si je saisis à peu près ce qu'on me dit, je ne sais pas me faire comprendre, et c'est à cela que je voudrais arriver.

—Comme il vous plaira.

—Et, d'ailleurs, monsieur Serge, cela fait toujours passer le temps !

En somme, la proposition de M. Cascabel n'avait rien de surprenant, et personne ne s'en montra surpris.

Le voilà donc piochant son russe avec M. Serge, travaillant deux ou trois heures par jour — moins au point de vue grammatical que pour la prononciation. C'est même à cela qu'il avait l'air de tenir plus particulièrement.

Or, si les Russes parlent très aisément la langue française, et sans rien garder de leur accent d'origine, il est moins facile à des Français de parler la langue russe. Aussi se figure-t-on difficilement les soins que prit M. Cascabel, les efforts d'articulation auxquels il se livra, les éclats de voix dont il emplît la *Belle-Roulotte*, afin d'arriver à la perfection.

Et vraiment, avec ses dispositions naturelles pour le polyglottisme, il fit des progrès qui émerveillèrent son personnel.

Puis, sa leçon terminée, il s'en allait sur la grève, et là, certain de n'être entendu de personne, il s'exerçait à prononcer diverses phrases d'une voix retentissante, dont il variait les intonations, en faisant vibrer les *r* à la manière des Russes. Et Dieu sait si, dans l'exercice de sa profession de saltimbanque, il avait contracté l'habitude de ces vibrations !

Quelquefois, il rencontrait Ortik et Kirschef, et, comme les deux matelots ne savaient pas un mot de français, il s'entretenait avec eux dans leur langue, s'assurant ainsi qu'il commençait à se faire très suffisamment comprendre.

Du reste, ces deux hommes venaient plus fréquemment à la *Belle-Roulotte*. Kayette, toujours impressionnée par la voix de Kirschef, cherchait à retrouver dans son souvenir en quelle occasion elle avait pu l'entendre...

Entre Ortik et M. Serge, la conversation, à laquelle se mêlait maintenant M. Cascabel, portait invariablement sur les moyens de quitter l'île, et on n'arrivait à rien de pratique.

—Il y a une chance de nous rapatrier, à laquelle nous n'avons point songé, et qui pourrait se présenter, dit un jour Ortik.

—Laquelle?... demanda M. Serge.

—Lorsque la mer polaire est redevenue libre, répondit le matelot, il n'est pas rare que des baleiniers passent en vue de l'archipel des Liakhoff. Dans ce cas, n'y aurait-il pas moyen de faire des signaux, et d'attirer quelque navire ?...

—Ce serait exposer son équipage à devenir prisonnier de Tchou-Tchouk comme nous le sommes, et sans aucun profit pour notre délivrance, répondit M. Serge. Cet équipage ne serait pas en force et tomberait entre les mains des indigènes...

—D'ailleurs, reprit M. Cascabel, la mer ne sera pas libre avant trois mois, et jamais ma patience n'ira jusque-là !...

Il ajouta, après un instant de réflexion :

—Et puis, si nous parvenions à prendre passage sur un baleinier, même avec le consentement de

ce vieux brave homme de Chou-Chou, nous serions forcés d'abandonner la *Belle-Roulotte*...

—C'est un abandon auquel il faudra bien nous résigner, sans doute ! fit observer M. Serge.

—Nous résigner ! s'écria M. Cascabel. Allons donc !

—Est-ce que vous auriez trouvé un expédient ? —Eh ! Eh !

M. Cascabel n'en dit pas davantage. Mais quel sourire erra sur ses lèvres, quel éclair illumina son regard !

Aussi, lorsqu'elle connut cette réponse de son mari, Cornélia fut-elle amenée à dire :

—César a certainement imaginé quelque chose ! Quoi?... je n'en sais rien ! Après tout, on doit s'y attendre avec un pareil homme !

—Père est plus fin que Mons Tchou-Tchouk ! répondit la petite Napoléone.

—Avez-vous remarqué, fit observer Sandre, qu'il a pris l'habitude de l'appeler : vieux brave homme !... Un petit nom d'amitié !

—A moins que ce soit tout le contraire !... répliqua Clou-de-Girofle.

Pendant la seconde quinzaine de février, le relèvement de la température suivit son cours d'une façon très sensible. Grâce au vent qui soufflait du sud, quelques courants moins froids se propageaient à travers l'atmosphère.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Après avoir été aux prises avec la débâcle dans le détroit de Behring, grâce à la tardiveté de l'hiver, c'eût été le comble de la malchance de se trouver exposé aux mêmes dangers, par suite de la précocité du printemps.

En effet, si le projet de M. Cascabel réussissait, s'il décidait Tchou-Tchouk à le laisser partir lui, son personnel et son matériel, il fallait que ce départ s'effectuât alors que l'icefield, uniformément solidifié, s'étendrait entre l'archipel des Liakhoff et la côte sibérienne.

Un bon attelage de rennes pourrait accomplir cette partie du voyage dans des conditions relativement favorables, et sans que les voyageurs eussent rien à craindre d'une nouvelle dislocation du champ de glaces.

—Dites-moi, mon cher Cascabel, demanda un jour M. Serge, vous espérez donc que ce vieux coquin de Tchou-Tchouk vous fournira les rennes dont vous avez besoin pour trainer notre voiture jusqu'au continent ?

—Monsieur Serge, répondit gravement M. Cascabel, Chouchou n'est point un vieux coquin. C'est même un digne et excellent homme ! S'il consent à nous laisser partir, il nous permettra d'emener la *Belle-Roulotte*, et, s'il nous le permet, il ne pourra faire moins que de nous offrir une vingtaine de rennes, une cinquantaine, une centaine, un millier — si je l'exige !

—Vous le tenez donc ?...

—Si je tiens mon Chouchou !... C'est comme si j'avais le bout de son nez entre mes doigts, monsieur !... Et quand je tiens, moi, je tiens ferme !

Toujours cette attitude d'un homme sûr de lui, et toujours son sourire de satisfaction ! Et même, ce jour-là, après avoir appuyé son index et son médium sur ses lèvres à demi avancées, il envoya un baiser à l'adresse de Sa Majesté indigène. Mais M. Serge, comprenant qu'il désirait garder une absolue réserve sur ses projets, n'eut pas le mauvais goût d'insister pour les connaître.

Cependant, grâce à l'adoucissement de la température, les sujets de Tchou-Tchouk commençaient à reprendre leurs occupations habituelles, chasse aux oiseaux, pêche aux phoques qui repaissaient à la surface de l'icefield. En même temps, les cérémonies religieuses, interrompues par les grands froids, ramenaient les fidèles à la grotte des idoles.

C'était le vendredi de chaque semaine que le concours de toute la tribu leur donnait le plus d'éclat. Les vendredis, paraît-il, sont les dimanches de la Nouvelle-Sibérie. Or, le vendredi 29 — cette année 1868 était bisextile — allait provoquer une procession générale des indigènes.

La veille au soir, M. Cascabel se contenta simplement de dire, au moment de se coucher :

—Demain, tenons-nous prêts pour la cérémonie du Vorspuk, en compagnie de notre ami Chouchou...

—Quoi ?... tu veux, César ?... répondit Cornélia.

—Je veux !

Que signifiait cette proposition si catégoriquement formulée ? Est-ce que M. Cascabel espérait amadouer le souverain des Liakhoff en prenant part à ses adorations superstitieuses ? Certainement, Tchou-Tchouk aurait vu d'un bon œil que ses prisonniers eussent rendu hommage aux divinités du pays. Mais, les adorer, embrasser la religion indigène, c'était autre chose, et il était peu probable que M. Cascabel allât jusqu'à l'apostasie pour séduire Sa Majesté néo-sibérienne !... Fi donc !

Quoi qu'il en soit, le lendemain, au lever du jour, toute la tribu était en mouvement. Temps magnifique, température qui se chiffrait par une dizaine de degrés seulement au-dessous de zéro. Et puis, il y avait déjà quatre à cinq heures de clarté diurne, avec un avant-goût des rayons solaires, dont la pointe se glissait au-dessus de l'horizon.

Les habitants étaient sortis de leurs taupinières. Hommes, femmes, enfants, vieillards, adultes, avaient revêtu leur plus bel accoutrement, huppelands de peaux de phoque, palk de peaux de renne, toutes fourrures dehors. C'était un étalage sans pareil de pelletteries à poils blancs ou noirs, de bonnets brodés de perles fausses, de plastrons à dispositions colorées, de lanières de cuir serrées autour du front, de pendants d'oreilles, de bracelets, de bijoux sculptés en os de morsés, suspendus au cartilage du nez.

Et pourtant, cela n'avait pas semblé suffisant pour une telle solennité ; quelques-uns des notables de la tribu avaient jugé à propos de se parer avec plus de richesse encore, et c'étaient les divers objets volés à la *Belle-Roulotte* qui faisaient les frais de cette ornementation.

En effet, sans parler des costumes de saltimbanque à oripeaux et fanfreluches dont ils s'étaient revêtus, des chapeaux de clown et des casques à la Mangin dont ils étaient coiffés, les uns portaient en bandoulière une corde à laquelle pendaient les anneaux qui servaient aux exercices de jongleur, les autres balançaient à leur ceinture un chapelet de boules et d'haltères ; enfin, le grand chef, Tchou-Tchouk, étalait pompeusement sur son torse un baromètre anéroïde, comme la décoration d'un ordre fraîchement créé par le souverain de la Nouvelle-Sibérie.

Et les instruments de l'orchestre forain qui mêlaient leurs notes dans un épouvantable concert, un vacarme charivarique, le piston rivalisant avec le trombone, le tambour donnant la réplique à la grosse caisse !

Cornélia était non moins furieuse que ses enfants d'entendre de si assourdissantes cacophonies. Tous eussent volontiers sifflé ces artistes qui jouaient "comme des phoques !" de l'avis de Clou-de-Girofle.

Eh bien ! — c'était à ne pas le croire — M. Cascabel souriait à ces barbares exécutants ; il ne leur ménageait ni ses compliments ni ses hurrahs, il battait des mains, criant bravo !... bravo !... et répétait :

—Vraiment ces braves gens m'étonnent !... Ils sont particulièrement doués pour la musique, et, s'ils veulent s'engager dans ma troupe, je leur garantis de grands succès à la foire de Perm en attendant celle de Saint-Cloud !

Cependant, au milieu de cet horrible tumulte, la procession se déroulait à travers le village, en se dirigeant vers le lieu sacré, où les idoles attendaient l'hommage de leurs fidèles. Tchou-Tchouk marchait en tête. M. Serge et M. Cascabel, puis la famille et les deux matelots russes venaient immédiatement derrière lui, escortés de toute la population de Tourkef.

Le cortège s'arrêta devant l'évidement rocheux au fond duquel se dressaient les divinités indigènes, drapées de fourrures superbes et ornées de peintures qui avaient été rafraîchies pour la circonstance.

Alors Tchou-Tchouk entra dans le Vorspuk, les mains levées, et, après avoir incliné trois fois la tête, il s'accroupit sur un tapis de peaux de renne, étendu sur le sol. C'était la manière de s'agenouiller dans le pays.

M. Serge et ses compagnons s'empressèrent

d'imiter le souverain, et l'assistance se prosterna derrière eux.

Après que le silence se fut religieusement établi, Tchou-Tchouk, d'un ton de prédicateur anglican, adressa quelques paroles moitié chantées, moitié murmurées, aux trois idoles, superbes dans leur magnificence iératique...

Soudain, une voix lui répond, — une voix puissante, bien timbrée, qui se fait entendre jusqu'au coin le plus reculé de la grotte.

O prodige! Cette voix sort du bec de l'une des divinités, celle de droite, et voici ce qu'elle dit en langue russe :

"Ani sviati, éti innostrantzi, katori ote prichli! Zachéme ti ikhe podirjaiche?"

Ce qui signifie :

"Ces étrangers, qui sont venus de l'Occident, sont sacrés! Pourquoi les retiens tu?"

Après ces mots, que tous les fidèles entendirent distinctement, il se produisit une stupéfaction générale.

C'était la première fois que les dieux de la Nouvelle-Sibérie daignaient converser avec leurs adorateurs.

(A suivre)

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 25 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

CAPITALISTES - -
- - SPECULATEURS

VOUS FEREZ BIEN . . .

D'ACHETER

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES DIMANCHES
APRES-MIDI ET SOIR

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, - 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 1er octobre, après-midi et soir.

N. S. WOOD

Dans une grande représentation de

ORPHANS OF NEW-YORK

Prix—10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.
Semaine suivante: "ON THE BOWERY."

QUEEN'S-THEATRE

Cette semaine, avec matinée samedi :

ROBERT HILLIARD

— DANS —

"THE NOMINEE"

Prix : 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Semaine prochaine, matinées mercredi et samedi :

Grande représentation féerique de

WANG

de D. W. Trus & Co.

60 — ARTISTES — 60

Le plus grand succès de tous les opéras comiques.

Prix : 25c, 50c, 75c, \$1.00 et \$1.50.
Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m. ; chez Shaw, 228 rue St-Jacques ; chez Sheppard et aux hôtels.
Telephone 4032.

A VENDRE!

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur : 50 pieds de front par
127 pieds de profondeur
AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 15 septembre 1894

36,263

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANATELLA FINA"

4 POUR 25c
Belle Feuille de Havane
CREME DE LA CREME
"CONCHA ESPECIAL"

Ils sont FAITS à la MAIN avec le meilleur Tabac choisi de la HAVANE

Fumez toujours les meilleurs
Nous avons réduit NOS PRIX pour faire face aux Temps Durs.

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs

10c NET
Arôme exquis
"REINA VICTORIA EXTRA"
CREME DE LA CREME

Déjànt n'importe quel Cigare importé sur le marché
"LA SONADORA"
Reina Victoria Fior Him
Tulnaderevo
ou 2 pour 25c
15c CHACUN

Creme de la Creme Cigar Co.

Montreal

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

The Firimite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —

Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31-94

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

Oct 6-95



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROSSEAU, L.D.S.

av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIC, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

JOSEPH BROSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1-95

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & CODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30.
TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL, avril 7-95

AUCUNE OBJECTION



Elle.—Tu fais tant de vacarme, lorsque tu es indisposé, que je préférerais voir tout le restant de la maisonnée malade.

Lui.—Moi aussi.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des Etats-Unis.

Il y a quantité de

FEUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

N'achetez pas un article inférieur. Le meilleur moyen pour cela,

ACHETEZ

— LES —

ALLUMETTES DE E. B. EDDY.

21 juil. '95.

J. W. BLANCHET

MARCHAND

1948 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de **Merceries**

pour hommes, des plus complets et dans les derniers goûts.

Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai. Tél. Bell 1365.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIECLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand, Paris, No specimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (Journal hebdomadaire).—Prix d'abonnement 12 frs. 30, No. 1 rue Rameau, Place Louvois Paris, France.

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT
DU
Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.